

Conflits discursifs et représentation des Amérindiens dans un discours promotionnel d'Hydro-Québec

Au printemps 1997, Radio-Canada diffusait une télésérie fictionnalisée intitulée *Les Bâtisseurs d'Eau* qui retraçait en six épisodes l'histoire et l'évolution de la société d'État Hydro-Québec, depuis les années cinquante jusqu'au début des années quatre-vingts, télésérie partiellement produite et amplement financée par l'entreprise nationalisée de production hydro-électrique connue maintenant comme l'une des plus importantes en Amérique du Nord. Quand on garde à l'esprit qu'une des manifestations les plus distinctes de la culture populaire québécoise ayant justement été, dès la mise en fonction de la télévision au début des années cinquante, la création de la forme spécifique du téléroman, on ne sera pas étonné du recours systématique de ce produit culturel particulier qu'est Hydro-Québec à cet autre média culturel privilégié qu'est le téléroman ou plutôt la télésérie.¹

Cette rencontre entre Hydro-Québec et la télésérie s'explique d'une part par la postérité de ces séries télévisées, que l'on peut dénombrer d'ailleurs par centaines depuis les débuts de la télévision au Québec. Rappelons seulement que plusieurs de ces productions, dont beaucoup étaient justement à saveur historique, ont joui d'une audience et d'une popularité telles qu'elles sont devenues partie prenante de la culture québécoise.

Ajoutons à ce constat qu'un des modes spécifiques de visibilité d'Hydro-Québec, surtout depuis sa nationalisation en 1963, s'est manifesté à partir d'un capital symbolique unique et considérable soigneusement établi par une série ininterrompue de campagnes publicitaires de qualité souvent remarquable. Par ailleurs, des institutions québécoises telles que la

Fédération des Caisses Populaires Desjardins et la compagnie Bombardier avaient déjà usé de téléseries dramatiques pour bénéficier d'un espace promotionnel étendu sous le prétexte de la biographie de leur fondateur respectif, Alphonse Desjardins et Joseph-Armand Bombardier.

Cependant on sera plutôt quelque peu surpris par l'envergure de l'intentionnalité promotionnelle d'Hydro-Québec,² dans le cas de *Les Bâisseurs d'Eau*, envergure qu'il faut mesurer dans tous les sens. D'abord par la détermination non dissimulée de l'entreprise nationale à emprunter ce procédé de la téléserie historique pour mieux consolider son capital symbolique auprès des Québécois. Et pour ce faire, on déployait au gré des épisodes différents, les discours variés qu'une telle reconstitution supposait : discours d'affirmation nationale, discours de la continuité traditionnelle, discours identitaires, discours de contestation, discours pro-technologiques et pro-capitalistes et même discours féministes. De ce point de vue, la reconstitution nettement discursive du paysage historique d'Hydro-Québec depuis 1952 opérée dans *Les Bâisseurs d'Eau* s'avère remarquablement réussie sur ce terrain précis de l'encyclopédie des discours sociaux, même si on est autrement justifié d'émettre des doutes quant à la valeur proprement télégénique ou dramatique de la série, évaluation esthétique qui ne relève toutefois pas de cette étude.³ L'objet de la présente analyse est plutôt d'examiner, en raison de leur fonction didactique—puisqu'il faut "enseigner" aux Québécois, par la fiction, ce que fut l'histoire d'Hydro-Québec—l'articulation de tous ces discours concurrents qui ont eu l'occasion d'être actualisés dans cette narration du Grand Récit de l'entreprise, discours auxquels il faut aussi ajouter les étiquettes suivantes: conservatiste, misogyne, colonialiste et post-colonialiste, scientifique, passéiste, progressiste, territorialiste, idéaliste et xénophobe. Toutefois, ce dispositif n'est pas aussi disparate qu'il en a l'air car, comme le précise Marc Angenot, il s'avère "perméable à la migration d'idéologèmes qu'il adapte à son télos propre et partageant des stratégies avec des discours contigus ou parents et, de proche en proche, avec le système hégémonique entier" (97). Et cette constellation discursive, on peut apprécier à divers degrés que les scénaristes de *Les Bâisseurs d'Eau* aient tenu à en illustrer l'essentiel, malgré la complexité de leur projet d'ensemble de reconstitution historique fictionnalisée.

Mais au sein de ce projet, le discours promotionnel théoriquement contrôlé en dernière instance par Hydro-Québec ne pouvait faire l'économie, malgré qu'on en ait hypothétiquement eu le désir, des discours sur les Amérindiens en l'occurrence les Cris du Québec. Cette référence aux Cris

était bien sûr impliquée par l'inévitable représentation de la saga de la Baie-James qui se pose aussi historiquement comme le dernier grand complexe hydroélectrique dans lequel Hydro-Québec a assumé un rôle majeur. Et de tous les discours manifestés dans le scénario, répartis symboliquement entre différents personnages qui remplissent une fonction métonymique, allant de la femme au foyer au cadre exécutif en passant par l'ouvrier de chantier, ceux tenus sur l'existence, les positions, puis les revendications des Cris de la Baie-James s'avèrent sans aucun doute les plus chargés de potentialités diverses que le scénario se devait d'orienter dans un travail de vulgarisation destiné à un grand public.⁴ On peut d'ailleurs présumer que la plus grande partie de ce public dépendait, dans son élaboration d'une réflexion sur les Amérindiens, des idéologèmes véhiculés par un discours social amplement médiatisé sur la question. Depuis plusieurs années, l'existence politique et culturelle des Premières Nations est devenue objet de la presse, des discours d'hommes politiques, des revendications formulées par les leaders Amérindiens, de lignes radiophoniques ouvertes, de quelques oeuvres cinématographiques type *Black Robe* ou *Dances with Wolves*. Cette médiatisation a permis un large spectre de positions oscillant de l'exclusion pure de l'Autre autochtone à son acceptation idéalisée et empreinte de culpabilité narcissique, éventail qu'avait bien cerné en 1992 Sylvie Vincent dans un article passionnant intitulé: "Terre québécoise, première nation et nation première: notes sur le discours québécois francophone au cours de l'été 1990."

Ce "point sensible" discursif posé par la question autochtone ressortissait plus particulièrement avec le caractère inévitable de la représentation téléromanesque liée à l'épineux épisode à rebondissements dépeignant la construction du gigantesque complexe hydroélectrique de la Baie-James, considéré autour de 1972-1973 comme le plus grand chantier de construction au monde. Disons tout de suite que cette représentation soulevait en termes promotionnels d'énormes défis monstatifs et idéologiques dont le scénario s'est plus ou moins bien tiré. Plus particulièrement, la mise en discours des idéologèmes sensibles de l'époque portant entre autres sur le syndicalisme, l'environnementalisme, les politiques gouvernementales et, bien sûr, les Amérindiens posait des problèmes spécifiques en ce que les discours rapportés sur ces thématiques trouvaient une continuité dans le présent des téléspectateurs; une telle prolongation rendait toujours problématique une distanciation évidente et salvatrice. Pour les épisodes précédents de la série, couvrant la période des années cinquante, cette distanciation devenait

manifeste pour les pires stéréotypes du duplessisme ou du colonialisme, stéréotypes que le destinataire pouvait aisément juger comme dépassés et condamnables, voire ridicules. Cependant, quand on s'arrête tant soit peu aux véhémences diverses suscitées durant l'été 2000 dans le discours social par les revendications amérindiennes sur le territoire canadien ou les droits de coupe de bois ou de pêche, à l'Est comme à l'Ouest du pays, on mesure à quel point l'attribution discursive du scénario sur ce point de la représentation des Cris était susceptible chez l'auditoire québécois d'interprétations qu'il fallait contrôler selon certains critères d'acceptabilité. Il fallait ainsi pouvoir rallier les positions les plus diverses sur la question amérindienne afin de donner l'impression, sinon l'illusion, d'un consensus discursif général au sein de la population susceptible de donner à la communauté québécoise une perception d'elle-même qui n'offrirait pas trop de prises aux accusations de ressentiment envers les minorités ethniques, accusations qui pleuvaient au sujet du Québec tout particulièrement depuis le référendum de 1995. Donner une image acceptable de sa position sur les Cris du Québec, tout en respectant la vraisemblance historique des discours, comme on l'avait fait sans problèmes apparents pour d'autres thèmes liés à l'histoire d'Hydro-Québec, tel était le défi des scénaristes François Labonté, Jacques Savoie et Jacques Jacob pour un scénario promotionnel d'une entreprise nationalisée qui n'avait pas cru bon, depuis 1964, de faire dans ses messages publicitaires une seule référence à l'existence des Amérindiens au Québec.

L'épisode 6 de *Les Bâtisseurs d'Eau*, qui est aussi le dernier de la série, est essentiellement consacré au récit de la construction du complexe hydroélectrique de la Baie-James. Il met en scène les trois personnages principaux de la série qui ont servi de support discursif à l'essentiel du travail narratif précédent: Émilien Vigneault, ancien excavateur devenu chef de chantier pour Hydro-Québec à Manicouagan-Outardes, puis à la Baie-James; Antoine Beaulieu, dynamiteur devenu contremaître sur les mêmes chantiers et son épouse Évelyne Beaulieu qui, pour sa part, a été infirmière aux villages ouvriers du Lac Louise (Manicouagan) et de Radisson (Baie-James). La scène a lieu en 1980, aux moments où le trio septuagénaire, maintenant à la retraite, est interviewé par la fille des Beaulieu sur leur participation à l'épopée d'Hydro-Québec depuis ses débuts.

La division du travail discursif et son attribution prennent une fonction primordiale pour dégager le sens de la scène en ce qu'elle va permettre de régler la valeur et la légitimité des discours qui seront émis sur les revendications autochtones selon le degré de crédibilité individuelle des trois énonciateurs

que le scénario a soigneusement établi depuis les cinq épisodes précédents. Ainsi, l'ancien chef de chantier, Vigneault, a toujours incarné la voix du progrès, technique ou social, tout comme il a incarné l'ouverture au changement. Des trois, il est le premier à s'être joint aux équipes d'Hydro-Québec en 1952, contre l'avis de son associé Beaulieu qui craignait les foudres de son employeur de l'époque, la Shawinigan Power and Light. Du coup, Vigneault s'affichait comme un tenant du modernisme et reléguait Beaulieu, moins scolarisé, à la douteuse tâche de chanter les louanges du duplessisme, tâche à laquelle l'excavateur se dévoua jusque dans les années soixante-dix, imperméable qu'il est aux changements qui investissent la vie sociale et politique autour de lui. Le résultat évident d'un tel déphasage discursif est la disqualification régulière de Beaulieu auprès du téléspectateur comme énonciateur et comme actant idéologique. Son épouse Évelyne assume pour sa part le rôle de porte-parole symbolique de l'ambivalence liée à de la condition féminine dans le patriarcat psychologique particulier, qui se manifestait au Québec dans les années cinquante. Évelyne a la fonction d'ironiser sur les discours conjugaux pour en sursignifier les lacunes (Épisode 3: "Antoine, on dirait que t'es dans un autre siècle!"), tout en demeurant dans les limites de la doxa commune, du bon sens général qui craint les dépaysements qu'entraînerait une remise en question trop radicale de l'ordre des choses. À cet égard, sa validation discursive auprès du destinataire reste importante, car l'épouse de Beaulieu est rarement prise en défaut par rapport à l'acceptabilité générale liée au discours social contemporain, qualification qui ne sera pas sans conséquences lorsque lui reviendra d'émettre une opinion sur l'entente établie avec les Cris de la Baie-James.

Forts de ces précisions sur le statut relatif des énonciateurs, et leur légitimité discursive, nous pouvons donc examiner de plus près le dialogue d'une scène clef de l'épisode 6 de *Les Bâisseurs d'Eau*, retranscrite à partir des bandes magnétoscopiques de la série:

Antoine (faisant référence aux problèmes de relations de travail qui ont interrompu les chantiers de LG2 en 1972): Émilien, lui, il est à l'aise là-dedans, il patage là dedans comme un poisson dans l'eau. Il est ben lui dans ça. . . . Moé, j'pas capable. . . . la SEBJ, SDPJ, Hydro-Québec, le Gouvernement, le syndicat, les écologistes, les Sauvages, euh . . . les Indiens, ben . . . les Amérindiens.

Françoise Beaulieu (intervieweuse): C'était quoi le problème avec les Cris?

Évelyne (extériorisant sa colère): J'veux pas en parler, ça m'enrage trop. . . . Ça a pas de maudit bon sens c'qu'ils leur ont donné. . . . Maudites affaires politiques!

Émilien (*conciliant*): Y pourraient pas faire autrement, Évelyne. . . . Ils ont acheté la paix!

Évelyne (*rageuse*): Ils l'ont payée cher en maudit!

Émilien: Ils l'ont pas payée si cher que ça. . . . Le monde pense que les Cris sont millionnaires. . . . Ben, ils sont pas pauvres. . . .

Antoine: Pourquoi les Québécois auraient été obligés de payer. . . . si on ouvre une mine en Gaspésie, on est toujours ben pas pour faire un chèque à tous les Gaspésiens qui viennent. . . .

Émilien (*l'interrompant*): On a inondé leurs terres, Antoine, c'était ben le moins. . . . Ces gens-là, y vivent pas, y pensent pas comme nous autres. . . . Faut respecter ça. Moé, moé, la manière dont je vois ça, c'est qu'on leur a donné les moyens d'être autonomes. . . . (*suit un très succinct historique des négociations, films d'archives à l'appui*).

Pour procéder à un examen plus attentif de ce court dialogue, dont on évacuera pour l'instant l'aspect télévisuel pour n'en étudier que la dimension strictement discursive, j'aurai recours à certains concepts développés par Paul Chilton pour parler des schémas cognitifs des discours racistes, dans une analyse qui tient d'ailleurs compte du type de métaphores liées à ces discours particuliers. Avant d'aller plus loin, je veux immédiatement préciser que mon emploi du terme raciste n'indique pas une volonté de vouloir ainsi qualifier d'emblée cette petite séquence portant sur les Cris de la Baie-James, mais renvoie plutôt à la démarche de Chilton voulant saisir le fonctionnement de la discursivité disons différentialiste telle qu'elle s'est manifestée largement dans une certaine presse française du début des années quatre-vingt dix. Cependant, j'ajouterai que la perspective de Chilton ne peut rendre totalement compte du petit épisode que nous étudions, ne serait-ce qu'en raison de sa forme polémique qui oppose des co-énonciataires dans le cadre d'un discours narratif plus vaste. C'est pourquoi j'en appellerai également à certaines réflexions de Marc Angenot afin d'articuler les dimensions complémentaires propres à cette représentation donné dont on ne doit pas oublier qu'elle est aussi de nature et d'objectif promotionnels.

Antoine Beaulieu, dont toute la scénarisation précédente avait permis de faire des gorges chaudes de ses positions conservatrices, voire rétrogrades, limitant ainsi pour les téléspectateurs les possibilités d'identification avec ce personnage, ouvre la séquence par une énumération éloquente des éléments extérieurs perçus dans les années soixante-dix comme des obstacles à la poursuite des travaux de la Baie-James. Dans la suite "SEBJ, SDBJ, Hydro-Québec, gouvernement, syndicats, écologistes, les Sauvages," on reconnaîtra,

bien sûr, le procédé sémantique de l'amalgame, tel que commenté par Angenot dans *La Parole pamphlétaire* comme "postulat idéologique simplet qui consiste justement à poser que le désordre, la confusion et les contradictions du monde doivent être apparents" (127). Ce que le recours à l'amalgame indique surtout pour Antoine, et ce qui risque aussi d'être partagé par certains téléspectateurs à qui on assène en quarante minutes toute la somme des péripéties et des rebondissements liés au déroulement orageux des travaux de la Baie-James, c'est l'impression qu'il est totalement dépassé par les événements, qu'il ne peut plus s'y reconnaître et que dès lors, il renonce à les maîtriser. "J'pas capable" installe le sujet dans un ressentiment buté, issu de son "sentiment d'impuissance à maîtriser le monde et son sens," et à se voir "privé de repères" (17). Notons que si l'amalgame veut sciemment produire une vision de confusion en escamotant les articulations réelles entre les éléments ou les choses, il n'en reste pas moins une énumération pouvant impliquer une gradation; si Hydro-Québec est ici comiquement mis au rang des obstacles à Hydro-Québec (il faut que l'on comprenne qu'Antoine ne comprend rien), les syndicats et les écologistes jouissent déjà d'un statut d'empêchement plus net que l'on peut reconnaître, alors que "les Sauvages" qui ferment la suite sont clairement désignés, parce qu'en fin de phrase, comme l'écueil dominant du projet, point de résistance si tangible que l'énonciateur, conscient d'avoir franchi une limite et d'avoir touché à la thématique la plus explosive, s'arrête tout à coup de parler. La caméra, adoptant ici le point de vue focalisateur de l'intervieweuse et gardant le même plan, semble insister comme un interlocuteur choqué du vocable adopté par Antoine : le personnage lève les yeux vers la caméra-personnage et profère rapidement, d'un ton honteux et irrité, le terme "Indiens," puis concède boudeur, la dénomination "Amérindiens," franchissant avec une réticence marquée presque quatre siècles d'évolution nominale, illustrant ainsi les variations éloquentes de désignation de l'Altérité autochtone, et invitant du même coup le téléspectateur, même le plus hostile, à faire de même.

Mais avant d'aborder la suite du dialogue, il faut d'abord exposer les grandes lignes de la perspective de Paul Chilton qui, dans sa tentative de bien saisir les articulations des discours différentialistes, postule qu'elles sont sous-tendues par des schémas pré-conceptuels et clairement identifiables se combinant les uns aux autres pour produire une vision globale d'un "je" en relation avec l'Altérité. Ces schémas combinerait d'une part la perception de trois éléments, "intérieur, extérieur, et la surface limite intervenante" (586), illustrant une conception spatiale du monde clos et du contenant,

avec, d'autre part, un autre schéma évoquant toujours la spatialité, mais présenté ici en termes de déplacement, supposant ainsi une perception étapistique de l'espace comme point de départ, obstacle et point d'arrivée. Chilton combine de cette manière les deux schémas, espace clos et trajet, en un tableau d'actualisations lexicales que je me permets de reproduire partiellement:

Schéma du contenant

Intérieur	Limite	Extérieur ouvert
clos/fermé	séparation	exposé
couvert	différence	autrui/eux
corps	face à	altérité
soi-nous	opposition	étranger
identité	confronté	
ami	affronté	barbare
civilisé		
citoyen		
cultivé		
nation	frontière	anarchie
état		danger
		insécurité
sécurité		incertitude
sûreté	contrôler	inconnu
connu	conserver	
	contenir	
	blessier	
	souiller	

On voit comment ce tableau va nous permettre de mieux situer la place qu'occupe dans cette scène l'Amérindien de la Baie-James, et cela, en ce qu'il permet de repérer un réseau lexical, aussi ténu soit-il, à même d'indiquer cette position plus précise de l'Amérindien relayée par les dires du trio. Cependant, en raison justement de l'exiguïté du réseau relevable dans un dialogue aussi court, et parce qu'il nous faut dégager parfois les présupposés mêmes du discours, on fera appel encore une fois à Angenot pour inter-préter toutes les dimensions discursives suscitées par cette *mise en demeure* d'avoir à parler de l'Autre. J'utilise sciemment l'expression *mise en demeure*, parce que l'on peut aisément percevoir qu'un discours promotionnel tel que celui d'Hydro-Québec aurait peut-être préféré ne pas prendre le risque de cette représentation singulière de l'Amérindien mais qui fut toutefois imposée par le souci de la cohérence historique. Nous y reviendrons.

La réplique de l'intervieweuse à la capitulation embarrassée d'Antoine pose d'aplomb la référence aux Cris sous le champ sémantique du conflit, de la difficulté : "C'était quoi, le problème ?" Le contact avec l'Autre autochtone est donc maintenu dans sa limite intervenante à un point qui ne peut être que celui de la friction donnant lieu, à partir de ce moment, à une conception des répliques des personnages en tant qu'explication, justification et résolution particulière du conflit, comme seul mode possible du discours sur l'Autre.

L'exclamation d'Évelyne, "J'veux pas en parler" de la part d'un personnage que l'on a invariablement perçu ailleurs dans le scénario comme raisonnable, insiste sur la teneur névralgique du conflit qui, cinq ans après les événements,⁵ reste quasi insoluble. De colère, elle en perd ses mots, ou plus précisément refuse de discuter, manifestant par cette autocensure l'indicible mais indéniable présence d'un ressentiment vivace, que le scénario suppose être toujours partagé par un certain nombre de téléspectateurs en raison de cette relative crédibilité discursive de l'épouse d'Antoine. On peut donc avancer que le couple Beaulieu a pour tâche de médiatiser les griefs anti-amérindiens entretenus dans le discours social québécois, leur accordant de ce fait une actualisation qui fonctionne à la fois comme admission et évacuation.

L'intervention d'Évelyne indique également une tendance, reprise d'ailleurs par Antoine, à dissocier le sujet énonciateur, "le soi" de l'instance individuelle, de toute décision prise par le collectif national: "Ça pas de bon sens ce *qu'ils leur* ont donné. . . Maudites affaires politiques!" Cette disjonction entre l'individu et le politique, censé avoir agi pourtant selon les volontés de ces mêmes individus, évoque le gouvernement comme autorité supérieure permettant l'expression de la colère individuelle et sa justification, mais également sa subsumation nécessaire par cette instance supérieure agissant pour le bien commun du collectif, ces agirs fussent-ils qualifiés d'incompréhensibles. On note d'ailleurs l'accusation d'anarchie ou d'irrationalité ("Ça pas de bon sens") liée à ce contact avec l'extériorité, le pronom "leur" désignant les Amérindiens dans une nomination qui reflète le schéma proposé par Chilton, sous la rubrique "autrui."

La réplique suivante d'Émilien Vigneault, présenté précédemment comme un énonciateur plus crédible, chargé en fait de médiatiser les grands paradigmes du discours global de *Les Bâtisseurs d'Eau*, se pose comme un argument tentant d'apaiser les frustrations des deux personnages. "Ils pouvaient pas faire autrement. . . Ils ont acheté la paix!" Deux présupposés de ces postulats permettent de lire les rationalisations d'Émilien Vigneault d'une façon particulière: d'un côté, on présente le groupe politique "ils"

comme ayant été contraint d'agir de façon contraire à leur volonté initiale; de l'autre, le prédicat "acheter la paix" renvoie à un état latent de conflit qualifiant littéralement de "guerre" par couplage notionnel le point de contact avec le groupe Cri et consolidant ainsi paradoxalement l'isotopie du "problème." Le résultat paradoxal est qu'Émilien, voulant apaiser Évelyne, ne fait que reprendre son hostilité sur un mode plus dissimulé et impensé. Sa remarque suivante visant à contester les idées reçues sur l'extravagance du coût de la "paix" s'avère tout autant une confirmation "amollie" de ces coûts par l'usage bien québécois de la litote "Ben, ils ne sont pas pauvres. . . ." À cela, l'intervention d'Antoine donnant la réplique à Émilien va permettre un alignement significatif de la conception idéologique du groupe à "problèmes," d'abord par la réitération de la prescription de la compensation financière, ce qui remet en question toute perception de la Convention de la Baie-James comme ayant été une négociation librement choisie et assumée. On remarquera en passant le glissement du "ils" gouvernemental, de la décision dont on se déresponsabilise, au "nous" des Québécois qui eux, doivent subir les conséquences de ces décisions. Mais surtout, l'analogie avec les Gaspésiens met en cause un système éloquent de perception des Cris en ce que, toujours selon Angenot, elle marque "autour de l'objet de la démonstration une structure relationnelle qui sera ensuite perçue comme isomorphe d'une autre située dans un tout autre champ" (197). Si Antoine présuppose l'isomorphie entre Gaspésiens et Cris, donc une certaine égalité de statut entre ce qu'il faut bien appeler le "Québécois de souche" et l'Amérindien, il n'empêche qu'il désigne une communauté, la Gaspésie, en principe incomplètement intégrée au collectif national. Cette région n'en est pas moins située à une périphérie géographique et culturelle du Québec: le groupe analogique est situé à la fois dedans et dehors, "être-nous" mais non pas "nous" exactement, un "nous" de la frontière, ce qui renvoie encore à cette figuration problématique de la limite dans le schéma du contenant de Chilton. De plus, l'analogie entre un "nous" périphérique et l'Amérindien de l'extérieur assume pour le second la non-propriété territoriale qui est l'indicateur de la logique du discours d'assimilation dont Sylvie Vincent a bien identifié les aboutissements: "C'est une assimilation à sens unique que ce discours propose: que les Autochtones deviennent francophones, qu'ils endossent les institutions et les projets de société des autres Québécois. . . . Cette partie du discours nie la différence entre Autochtones et Québécois francophones. . . . Ceux qui se disent Autochtones n'ont donc aucun droit territorial particulier si bien que l'espace québécois appartient à ceux qui

habitent le Québec et en vivent” (223-24). L’assimilation du “eux” au “nous” passe donc par une dépossession radicale du territoire, résultat de l’occultation des complexités de l’histoire dont on sait d’ailleurs qu’Antoine n’est pas un adepte. Cependant, cette possibilité d’identification par la négation de l’Autre est tout de suite écartée par Émilien qui va réinstaurer avec une insistance candide l’insurmontable altérité des Cris en passant d’abord, il est vrai, par le lieu argumentatif de la réparation de la faute, impliquant au moins la reconnaissance des torts du “nous,” ce qui confond ici le gouvernement, Hydro-Québec et les Québécois.

“On a inondé leurs terres . . . c’était le moins,” reconnaissance globale qui a le mérite intéressant de faire l’économie des détails portant sur les avanies faites aux Amérindiens, dématérialisant par l’admission générale de déprédations diverses la volonté déterminée d’avoir voulu d’abord s’y livrer. Mais plus intéressant encore reste le désir actif de prendre une distance maximale d’avec les Cris: “Ces gens-là, y vivent pas, y pensent pas comme nous-autres.” Ce qui se veut certes reconnaissance de l’Autre est en fait la réalisation du scandale de l’Altérité: être différent, voire inconnaissable, car Émilien ne dit pas en quoi ils sont différents, mais inscrit le “nous” comme le point central à partir duquel va s’évaluer la différence, laquelle est encore soulignée par le démonstratif “ces gens-là.” Ainsi sont-ils privés d’une nomination positive qui leur accorderait une désignation: les Cris de la Baie-James. Le “faut respecter ça” doit être alors pris dans son sens étymologique et présuppositionnel: on pourrait fort bien considérer l’éventualité de passer outre à ces différences, d’ignorer les demandes amérindiennes, voire d’afficher un mépris très clair envers le groupe, mais la prescription “il faut” laisse clairement concevoir le rejet comme l’opposé pensable et l’acceptation comme le fruit d’une nécessité ne laissant pas de place au libre arbitre. À cela, l’étymologie du terme “respect,” selon le *Robert Historique de la Langue Française* prend un relief particulier de “regard en arrière” *respectus* et singulièrement, d’une conception du terme où “l’accent étant mis sur l’autorité, il désigne aussi la soumission forcée par la considération de force de la supériorité dans les locutions verbales, *tenir, garder quelqu’un en respect.*” Émilien n’a-t-il pas commencé son intervention en affirmant que le gouvernement québécois “n’avait pas eu le choix” que de *respecter* les demandes des Cris comme si lui-même avait été en vérité *tenu en respect* par la légitimité précise de ces demandes, dans une isotopie du conflit traduisant les “guerres” légales et médiatiques qui avaient conduit à la signature de la Convention de la Baie-James.

L'autre commentaire d'Émilien, "Moé, moé, la manière dont je vois ça," illustre un nouveau retour à l'individualisation du propos, retour susceptible, toujours par sa crédibilité énonciatrice consolidée au cours des épisodes précédents, de remporter l'adhésion du téléspectateur en ce que cette adhésion ne paraît pas imposée par l'idéologie officielle présidant aux relations gouvernementales avec les Cris. Émilien semble nous livrer le fruit d'une réflexion personnelle qui n'engagerait que lui, et qui, du coup, paraît dépouillée de toute imposition didactique. Cependant, ce qui suit "c'est qu'on leur a donné les moyens d'être autonomes" soulève ici plusieurs autres implications sur la perception évidemment ethnocentrique de la Convention. D'abord le retour au collectif "on" réaffirme la distance entre le "nous" et le "eux," correspondant toujours au schéma du contenant tracé par Chilton. L'obligation d'avoir satisfait en théorie une partie des demandes des Cris est présentée sous la désignation du *don* qui transforme le "nous" initialement contraint en *bienfaiteur* dans le rapport de la limite à l'Autre. Une telle transformation permet ainsi ce regard bienveillant sur soi dont Sylvie Vincent a pu identifier comme la composante d'une variante du discours québécois sur l'Amérindien, celle de la culpabilité (22).

Si l'on considère maintenant la représentation lexicale de l'objet du don, l'autonomie, terme-fétiche d'un certain discours néo-libéral, on peut voir comment s'y inscrit une constellation intéressante de concepts et de présupposés qui traduisent très bien ce que Sylvie Vincent désigne encore comme l'embarras inhérent à tout discours québécois sur les Premières Nations. Le don de l'autonomie aux Cris fait par les Québécois, dans la traduction soigneusement subjectivée présentée par Émilien, soulève d'abord la perception d'une dépendance antérieure du "eux" qui aurait été vécue par le "nous" comme une difficulté manifeste et lancinante; or, dans le discours clos que représente l'ensemble du scénario de *Les Bâisseurs d'Eau*, aucune référence antérieure n'a été faite à cette dépendance préconçue et assumée, tout simplement parce qu'aucune référence aux Amérindiens n'a jamais été suggérée dans les cinq épisodes précédents. Je rappelle pourtant que les centrales hydroélectriques de Bersimis et du complexe Manicouagan-Outardes ont été construites sur les territoires théoriquement montagnais,⁶ et que les épisodes 1, 2, 3, et 4 de la série illustraient de multiples séquences portant sur la construction de ces centrales. C'est donc dire à quel point l'Indien du discours, comme dirait Gilles Thérien, est précisément discursivisé sur le mode préalable de l'absence de l'Indien lui-même, du moins dans le discours promotionnel global formé par la série. En d'autres termes, l'Indien n'a pas

droit à l'autonomisation fictive, c'est-à-dire à sa représentation directe comme personnage-actant du scénario, ce qui lui permettrait d'exister autrement que selon ce "manque" conceptualisé. L'autre question essentielle à cette discursivité sur l'Amérindien est entraînée par le sens courant même du terme *autonomie*, qui certes jouit dans l'univers axiologique que l'on attribue volontiers à un "bon citoyen québécois" comme Émilien Vigneault, d'une marque sans conteste positive: l'autonomie pourrait être cet état souhaitable qu'au fond une entreprise aussi nationalisante qu'Hydro-Québec a contribué le plus activement à obtenir économiquement et symboliquement pour le collectif québécois. Cependant, l'étymologie du terme ouvre également dans ce cas une possibilité de lecture appuyant toujours le schéma de Chilton: *auto* et *nomos*, qui est régi par ses propres lois. À cet égard, et en concordance avec une certaine conception du respect, terme sur lequel d'ailleurs Émilien revient deux fois toujours sur le monde prescriptif: "Les Cris, moi je les respecte, il faut respecter la différence. . ." l'emploi du terme *autonomie* renvoie certes au désir de ne point être mêlé de près aux normes de fonctionnement interne de la communauté amérindienne, de les voir, littéralement, se contenir entre eux, présenter une entité qui énoncerait ses propres règles que l'on observerait à distance *respectueuse*, n'impliquant pas le moindre contact entre le "nous" et le "eux." *Autonomie* et *respect*, on le voit, servent d'alibi discursif à l'établissement lexical de l'affirmation non-voilée d'une différenciation incontestée et irréductible permettant l'économie de tout contact réel avec l'Altérité amérindienne. Ce qu'Émilien pose dans une argumentation qui se veut pourtant de bonne foi s'opposer au racisme hostile des deux autres personnages en qui les téléspectateurs doivent tout de même se reconnaître pour pouvoir s'en distancer, c'est l'étanchéité de cette frontière sans interaction possible entre Québécois et Cris, étanchéité qui correspond exactement au schéma des contenants proposés par Chilton, qu'il avait lui-même dégagé de textes français venant en particulier du Front National de Le Pen et du Parti Communiste français. "Ces textes partagent donc le même terrain conceptuel et idéologique . . . Ils reconnaissent donc toute une idéologie à la fois différentialiste et intégraliste : les étrangers portent atteinte à l'homogénéité voulue, à l'unicité du corps de la nation" (616).

Ce commentaire de Chilton peut certes paraître trop fortement accusateur pour le discours sur les Cris tel que véhiculé par une production promotionnelle dont l'intentionnalité consciente ne pourrait et ne saurait exprimer délibérément une prise de position relevant d'une idéologie

raciste. Mais le paradoxe est qu'Émilien avec sa maladresse bonhomme voulant contrer l'animosité populiste des tenants de la doxa commune qui poserait que "ce sont les Cris qui nous ont exploités," ne peut que reproduire sans le vouloir les schémas de perception du contenant qui reconnaît et réinstalle l'écart entre Soi et l'Autre. Il affirme ici une impossibilité de perméabilité, "Y pensent pas comme nous autres," et de questionnement de cette distance que tout laisse suggérer qu'il trouve au fond bien confortable. N'exprime-t-il pas par omission cette remarque de Simon Harel: "Si l'Autre m'est insupportable, je peux tenter de le mettre à distance. N'est-ce pas ce qui a été si souvent dit à propos des Amérindiens? Il suffit de les 'déménager' un peu plus loin, ce qui ne devrait pas les contraindre, puisqu'ils vivaient déjà en territoire étranger, à la périphérie, en *réserve* d'une identité mal définie" (17).

La série *Les Bâtisseurs d'Eau* comme instrument promotionnel d'Hydro-Québec, prête le flanc à ces prises à partie qui l'accusent d'un éventuel contenu raciste ou à tout le moins différentialiste: elle se commet à priori dans ses choix représentatifs qui consistent justement à ne pas représenter l'Autre, à ne pas lui donner un statut dans la fiction qui lui permettrait de s'investir d'un discours à même de contrecarrer le ressentiment des Antoine et des Évelyne ou la rondeur naïve des Émilien. Notons au passage que les scénaristes avaient quand même décidé, dans l'épisode 5, de représenter un négociateur terre-neuvien—d'ailleurs furieux—pour illustrer métonymiquement le conflit des intérêts et des identités territorialisées toujours inhérents à l'histoire du développement des ressources naturelles, référence elle aussi incontournable à la saga longue de trente ans qui a opposé Québec à Terre-Neuve au sujet du complexe de Churchill Falls. Mais le scénario n'a pas inclus dans son discours narratif le Cri de la Baie-James ou le Montagnais de Bersimis d'où, comme nous l'indique Gilles Thérien, cette présentation promotionnelle de l'Amérindien comme

la personne dite de l'absence, dont l'Altérité est encore plus autre. Elle est là ou elle n'est pas là, on en parle, mais elle n'a pas le droit de parole. L'Altérité devient l'absence inévitable, consentie, ou l'exclusion. Et ce même phénomène se reflète aussi dans la troisième personne du pluriel: les "absents" du discours, ceux dont on parle sans les laisser parler ou encore les exclus, ceux dont on s'approprie le droit de parole. (170)

Cette omission, ce refus d'incarnation par la représentation directe du discours de l'Autre, constitue peut-être plus que la candeur débonnaire d'Émilien incapable d'inventer un nouveau discours sur l'Amérindien

malgré sa bonne foi indéniable que la véritable prise de position idéologique de la série *Les Bâtisseurs d'Eau*. Sa perspective réelle au sujet des Amérindiens se dévoile dans cette option d'en faire le tiers exclu du dialogue entre le "nous" de l'entreprise et celui du collectif national, si souvent habilement confondus dans les discours d'Hydro-Québec. Mais cette exclusion, qui avant la signature de la Convention de la Baie-James en 1975 ou avant la Crise d'Oka de 1990 aurait été implicite dans le discours de l'histoire, même fictionnalisée, est maintenant prise en charge par le discours narratif, mais avec un malaise tel que l'énonciateur principal trouve moyen de reconduire toutes les préconceptions excluantes typiques au sujet de "l'étrangeté" amérindienne alors que son intentionnalité première était précisément de les combattre. Voilà une preuve supplémentaire, si tant était besoin d'en apporter d'autres, de la nécessité de viser, pour une entreprise bénéficiant du capital symbolique d'Hydro-Québec, à un dépassement d'un discours de légitimation promotionnelle reposant sur l'identitaire national vers la conception d'un discours de représentation de l'Amérindien lui laissant la parole, tout comme les scénaristes de *Les Bâtisseurs d'Eau* ont choisi de laisser la parole aux Anglo-Québécois et aux Terre-Neuviens. Ces discours s'ajouteraient aux précédents et offriraient aux destinataires des séries télévisées des cristallisations idéologiques nouvelles, capables d'amener des changements d'attitudes et de perceptions données par l'occasion de voir enfin s'articuler un discours narratif où l'Amérindien ne serait non plus discursivisé *in absentia* mais représenté *in presentia* dans l'immédiateté de l'histoire et dans la proximité chronologique, créant ainsi l'inconfort nécessaire à une réflexion réelle sur la nature des rapports entre "Hydroquébécois" et Amérindiens.

En 1996, on télédiffusait la série québécoise *Shewaweh*, qui racontait les péripéties dramatiques d'une jeune Amérindienne déracinée dans la Nouvelle-France de la fin du dix-septième siècle—périodisation qui instaurait d'ailleurs cette distance rassurante facilitant l'expression d'une culpabilité déculpabilisante de tout repos, les véritables enjeux modernes des tensions entre Québécois et Amérindiens étant effectivement et logiquement *absents* de la série. Pourtant, récemment, une télésérie canadienne, *North of 60*, a relevé enfin ce défi difficile de la représentation non-différencialisée et non lyricisée de l'Amérindien en contact avec la société contemporaine nord-américaine. On peut alors toujours rêver qu'Hydro-Québec, qui s'avère un commanditaire majeur dans la vie culturelle et artistique du Québec, produira un jour une version de *Shewaweh* où l'action serait

déplacée de Ville-Marie en 1690 à Chisasibi-Fort Georges en 1972, et où la jeune Amérindienne aurait un droit de parole non-idéalisé par le confort de la clôture historique mais actualisé et rendu conséquent par la brûlante proximité des relations entre Québécois et Amérindiens en train de se faire et de *s'énoncer*. Car c'est cette incapacité de poser l'Amérindien comme sujet d'énonciation et non plus comme sujet d'énoncé qui est le signe le plus manifeste de cette adéquation dont parlait Jean-Marie Piemme entre le feuilleton télévisé et le discours dominant de la société productrice de cet objet culturel particulier. Selon Piemme, le feuilleton "est rigoureusement adéquat au texte idéologique dominant la formation sociale où il est produit" (55). Alors que l'intentionnalité discursive de la téléserie est justement de contester cette mise à l'écart de l'Amérindien produite par le différentialisme, l'attribution discursive a eu comme résultat pervers de la consolider. À cet égard, le bilan promotionnel de *Les Bâtisseurs d'Eau*, qui se clôt d'ailleurs sur cette tentative finale d'élaborer un discours d'ouverture sur les Cris de la Baie-James, est quelque peu contaminé par cette ambivalence sur la signification réelle de son propos; en fait, par comparaison aux cinq premiers épisodes qui assument sans faille le Grand Récit des Exploits d'Hydro-Québec, ce sixième épisode consacré à la Baie-James reste indéniablement teinté d'une pointe de nostalgie douce-amère. À un niveau plus global de signification, peut-être faudrait-il voir la difficulté précise de dégager le discours hydroquébécois sur l'Amérindien des présupposés d'une doxa toujours hostile, comme le symptôme d'une difficulté plus étendue de tout le feuilleton promotionnel à réellement se distancer d'une position hégémonique sur les derniers volets des réalisations de l'entreprise, position hégémonique de ressentiment qui gâcha en quelque sorte toute représentation lyrique des travaux de la Baie-James. Ainsi l'exclamation rageuse d'Évelyne "J'veux pas en parler . . ." peut être prise non seulement au sens propre au sujet des Cris, mais aussi dans un sens métaphorique qui donne à voir toutes les controverses qui ont accompagné l'élaboration du complexe hydroélectrique de la Baie-James, l'Amérindien ayant le privilège douteux de subsumer, par son absence, la réalité concrète des conflits. Et, du fait de cette paradoxale fonction de l'Amérindien, retombe sur lui bien sûr l'accusation à peine non-dite d'être le trouble-fête de l'histoire; et parce qu'il est vu précisément comme trouble-fête, en demandant réparation, il ne peut encore atteindre un plein statut d'égalité que pourrait lui valoir une reconnaissance entière d'où ce symbolique dédommagement d'Hydro-Québec, si symboliquement bâclé.

NOTES

- 1 La téléserie se démarque du téléroman en ce qu'elle est plus circonscrite dans le temps, ayant comme référent la version télévisée d'un roman, ou d'un épisode historique. En ce sens, le téléroman est davantage une fiction alors que la téléserie, selon son référent, serait plus de l'ordre de la fictionnalisation. De plus, la téléserie, annoncée d'avance en nombre d'épisodes fixes, bénéficie d'une clôture que le téléroman traditionnel n'a pas: au gré des succès de sa cote d'écoute, il peut voir s'étirer presque indéfiniment le nombre de ses épisodes. J'ajouterais encore que le téléroman, malgré des rebondissements multiples, est axé sur la représentation du quotidien, alors que la téléserie serait davantage consacrée à l'événementialité historique.
- 2 Le rapport entre Hydro-Québec et la série *Les Bâtisseurs d'Eau* est celui d'une commandite et non pas d'une production comme telle, mais Hydro-Québec a été perçu par la critique, sinon par le public, comme l'instance dernière responsable de l'énonciation de la série. Citons ici quelques coupures de presses: "Hydro-Québec s'imposait tout aussi naturellement comme commanditaire. Et quoi de mieux qu'une série pour accompagner les célébrations du 50^{ième} anniversaire d'Hydro, prévu en 1994?" (des Rivières, "Eaux troubles"). "La taille de l'auditoire est d'ailleurs une des raisons pour laquelle les entreprises incluent la commandite télévisuelle dans leur plan de communication. Mais encore faut-il que les spectateurs soient captifs et qu'ils remarquent cette association. Qu'en est-il pour la série: *Les Bâtisseurs d'Eau*? . . . Hydro-Québec a été nommé spontanément par 73% de son auditoire en tant que partenaire principal, ce qui représente une excellente performance pour son entreprise. A titre comparatif, les commanditaires de téléserie enregistrent en moyenne une notoriété d'environ 20%. Il va sans dire que le lien naturel qui unissait le sujet de la série et son commanditaire principal a porté fruit." (Cousineau)
- 3 Malgré un prix d'interprétation attribué à l'actrice Élise Guilbaut pour le rôle d'Évelyne Beaulieu, la réception critique fut plutôt sévère pour la série: "La miniserie *Les Bâtisseurs d'Eau* nous quitte aussi mercredi. Cousue de gros fil blanc, cette histoire du Québec qui découvre les grands projets via la construction des barrages d'Hydro-Québec aura eu un avantage, celui de montrer aux jeunes générations que nous sommes venus de loin en peu de temps. Et qu'Hydro-Québec était une grande entreprise avant de tomber dans la bureaucratie et les discours de L'Ordre du Temple Solaire. Les acteurs sont vraiment bons, encore une fois." (Cousineau) "La téléserie *Les Bâtisseurs d'Eau* qui débute ce soir à Radio-Canada est une mauvaise série que les excellents comédiens qui composent la distribution ne parviennent pas à sauver du naufrage." (des Rivières) "My quibble with the series isn't principally political. It has more to do with the dramatic quality of the writing: the series is produced by Claude Héroux, who has financed a number of melodramatic shows for the private network TVA in recent years. His trademark sentimentality disfigures *Les Bâtisseurs* as well . . . It is the melodrama equivalent of jolts per minutes: stick something in there every so often to keep 'em crying. Radio-Canada really should not tolerate this level of writing." (Conlogue)
- 4 La majeure partie du scénario de *Les Bâtisseurs d'Eau* était déjà dessinée avant 1994, soit quatre ans après la Crise d'Oka.
- 5 L'action filmée a lieu en 1980, la convention de la Baie-James ayant été signée en 1975.
- 6 Les historiens de l'hydroélectricité au Québec, André Bolduc, Clarence Hogue et Daniel Larouche constatent cette mise sous silence des Amérindiens de la Côte-Nord dans les années cinquante et soixante, sans s'étonner de ce qu'elle avait de symptomatique de la part d'Hydro-Québec, position historiographique en elle-même significative: "Certains

observateurs ne sont pas sans s'étonner qu'on accorde soudainement un tel intérêt aux Inuits et aux Cris. Ils trouvent étrange, en particulier, que les anglophones du Canada prêtent autant d'attention au problème des Indiens anglophones de la Baie-James alors qu'on avait passé sous silence le sort des Indiens francophones de la Côte-Nord" (371).

WORKS CITED

- Angenot, Marc. *Les Idéologies du ressentiment*. Montréal: XYZ, 1996.
- . *La Parole pamphlétaire: Typologie des discours modernes*. Paris: Pays, 1982.
- . *La Propagande socialiste: Six essais d'analyse du discours*. Montréal: L'Univers des discours, 1997.
- Bolduc, André, Clarence Hogue et Daniel Larouche. *Cent ans d'électricité au Québec*. Montréal: Éditions Libre Expression, 1984.
- des Rivières, Paule. "La longue saga des Bâtisseurs d'Eau." *Le Devoir*. 26 février 1997: B12.
- . "Eaux troubles." *Le Devoir*. 5 mars 1997: B8.
- Chilton, Paul. "La plaie qu'il convient de fermer; les métaphores du discours raciste." *Journal of Pragmatics* 21 (1994): 583-619.
- Conlogue, Ray. "Trade mars Hydro-Québec series." *The Globe and Mail*. 13 March 1997. 11-13.
- Cousineau, Louise. "Les téléromans s'en vont: vive le sport à Radio-Canada!" *La Presse*. 5 avril 1997. D2.
- Harel, Simon. "L'Étranger en personne." Dir. Simon Harel. *L'Étranger dans tous ses états, enjeux culturels et littéraires*. Montréal: XYX, 1992. 9-26.
- Martel, Nathalie. "Sondage: Êtes-vous observateur?" *La Presse*. 14 mai 1997. D24.
- Piemme, Jean-Marie. *La Propagande inavouée*. Paris: Union Générale des Écrivains, 1975.
- Thérien, Gilles. "Le tiers exclu." *L'Étranger dans tous ses états, enjeux culturels et littéraires*. Montréal: XYZ, 1992. 67-175.
- Vincent, Sylvie. "Terre québécoise, première nation et nation première; notes sur le discours québécois francophone au cours de l'été 1990." *Discours et mythes de l'ethnicité*. Dir. Nadia Khouri. Montréal: Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, 1992. 215-31.

